

## Chapitre quatre

### L'arrivée à Curzola

Comme d'habitude, ce fut le maître d'équipage qui donna à chacun sa part. Au coin d'un gros feu allumé sur le pont à la proue, la soupe restait au chaud. Ce jour-là, c'était une soupe avec du porc salé.

Chaque marin avait déjà pris sa part de galettes et de fromage et sa ration de vin. Un était même allé prendre sous son hamac des fruits secs et des biscuits. Sur le Sainte Euphémie on distribuait encore de la viande tous les jours aux marins sauf le vendredi et le samedi qui étaient des jours d'abstinence. Ainsi au moins à cause de cela, il n'y avait à bord ni rixes ni jalousie entre les hommes.

« Et ils travaillent beaucoup plus vite » conclut le patron en lui-même alors que du haut du pont de poupe, assis les jambes pendantes, il surveillait sans en avoir l'air la distribution de la nourriture. Et pourtant il sentait que malgré tout, il y avait du mécontentement et de la mauvaise humeur parmi les marins. Même pendant ce moment de pause. La voile avait été lofée au maximum de manière à ce que le bateau vogue très lentement et sans à-coups. Le navigateur avait pris la barre, pendant que les hommes mangeaient, et dans la lumière du couchant se profilaient les nombreuses îles devant Zara qui apparaissaient maintenant toutes proches. Là, ils auraient tous une demi journée pour se reposer, flâner dans le port et faire leurs petits commerces.

Il n'y avait pas de gâité parmi eux. Depuis qu'ils étaient partis, il n'y avait pratiquement pas eu les plaisanteries et les défis physiques qui accompagnaient d'habitude leur travail. Ils exécutaient leurs tâches avec une précision mécanique parce que c'étaient des hommes de grand expérience mais sans la moindre participation, même négative, qui s'exprimait par des jérémiades et des bougonnements. Barozzo trouvait souvent, même furtif, un air soucieux sur le visage de beaucoup d'entre eux. Il croyait connaître la cause de cette préoccupation mais savait aussi que maintenant il n'y avait pas grande chose à faire pour qu'elle disparaisse. Parce que, aussi ils n'avaient pas confiance en lui. Ils avaient tort, mais il ne pouvait absolument pas se confier à chacun d'entre eux. Peut-être que plus tard avec certains...

Quand les marins eurent reçu chacun leur propre ration de soupe, ils commencèrent à plonger leurs cuillers en bois dans les bols, le patron se leva, descendit sur le pont en s'étirant et ferma la porte du château de poupe dans son dos. Il ne voulait pas qu'ils se sentent contrôlés et ne puissent parler avec un peu de liberté au moins pendant le repas. Il savait qu'ils ne craignaient pas le maître d'équipage parce qu'ils sentaient qu'il était un des leurs.

Un marin, qui s'appelait Zanotto, après avoir goûté un peu de soupe, s'adressa, la cuiller en l'air, à celui qui lui était le plus proche : « Elle est pas mal cette soupe. Elle n'est pas comme à la maison. Mais... »

Celui-ci, en approuvant, répondit : « On sent que l'écrivain ne peut pas se permettre des plaisanteries quand il sort les rations pour celui qui cuisine... »

« Forcément ! Il a Barozzo sur le dos... Là dedans il y a une once et demie de viande. Et ça se sent. »

Un autre homme, du nom de Bruno sauta sur ses pieds, tout agité et en colère : « Oui, mais ils continuent à dire que nous leur coûtions onze piccoli par jour et ils se plaignent. Et au contraire on ne leur coûte rien ! Pense donc que pour chaque marchand embarqué ils prennent soixante piccoli par jour et ils leur font même payer la nourriture. »

Zanotto, tranquillement, posa sa cuiller dans son bol et se tourna pour répondre : « Ne te plains pas, parce que ici ce n'est pas mal. Si tu avais été sur certains bateaux ! » Et il se remit à manger.

Bruno sauta à nouveau sur ses pieds, arrogant : « La loi dit que les marins des galères doivent avoir chaque jour une livre et demi de galette, un quart de livre de vin, une once de fromage... » et chaque fois qu'il disait un mot, il donnait un coup de cuiller sur le bol vide maintenant, « ... une once de viande de porc et un quartaut de haricots. Je le sais parce qu'un parent de ma femme est crieur public et c'est lui qui crie toutes les lois à Rialto et aussi sur le quai. »

Zanotto, d'une voix calme rectifia : « Mais ici nous ne sommes pas sur les galères. Ce n'est pas nous qui ramons. »

Alors Bruno, regardant autour de lui à la recherche d'une approbation parmi les marins qui étaient entrain de manger, s'exclama d'une voix irritée : « Quelle importance ? Eux ils rament et nous, nous courons toute la journée tout à travers le pont pour lofer ou pour border la voile. Et puis est-ce que nous n'emportons pas une cargaison plus importante ? »

Et Zanotto : « Sur tes épaules ? »

« Tu sais, toi, tu donnes toujours raison aux patrons » et là il baissa la voix et jeta un coup d'œil vers la poupe « Barozzo ou un autre, ils sont tous pareils ! Te faire travailler le plus qu'ils peuvent et te donner le moins qu'ils peuvent. » Un troisième marin intervint dans la prise de bec entre les deux hommes. Il s'appelait Jacobello et il était très bien considéré à bord, parce que c'était un homme de grande expérience et il avait un sens de la justice très simple et si évident que tous les marins l'appelaient toujours pour démêler les problèmes qui surgissaient entre eux. En outre il avait un quelque chose qui le distinguait des autres et le faisait estimer : Il savait soutenir ses propres opinions à fond. Ses mains noueuses et ses larges épaules courbées par les années de travail contribuaient aussi à lui donner cet aspect d'homme équilibré et réfléchi qui leur inspirait à tous une sorte de confiance. Il s'adressa à eux d'une voix paisible.

« Oh Zanotto ! Et toi Bruno ! Toujours du barouf pour rien ! Mais comment faites-vous pour ne pas comprendre qu'il ne s'agit pas de bons ou de mauvais patrons ? Ce sont les temps qui ont changés. Les marins comptent pour des prunes. Autrefois quand... »

« Laisse tomber pour une fois ! » l'interrompit, furieux, Bruno. « C'est au jour d'aujourd'hui qu'il nous faut penser ! »

Le maître d'équipage qui avait fait les parts pour les autres, avait lui aussi approché le bol de sa bouche, montrant Bruno avec sa cuiller, intervint : « Il a raison, lui. Les hommes sont toujours les mêmes. C'est aussi le diable qui les tente. C'est notre métier qui est en train d'aller à vau-l'eau. »

Iacobello approuva et faisant un signe péremptoire à Bruno déjà prêt à resauter sur ses pieds, de le laisser parler, il dit : « Maître, je suis d'accord : notre métier ne vaut plus rien. Personne ne te reconnaît plus ni compétence ni expérience. Les récompenser après... »

Un petit groupe de marins seulement prêtait attention aux quatre hommes qui parlaient. Les autres étaient tous occupés à porter leurs cuillers à la bouche sans renverser la nourriture et regardaient alentour avec nonchalance.

S'essuyant la bouche avec un bout de chiffon qu'il tenait toujours à la main, un marin petit et maigre, sa petite tunique toute bien propre, du nom de Bastiano, voulut intervenir.

« Je pense qu'il est inutile de se plaindre. Aide-toi et le ciel t'aidera. Dieu offre tôt ou tard l'occasion de réussir quelque peu. Et puis, je le dis toujours, si tu te conduis bien, l'aide du prochain ne te manquera même pas. »

A ce moment là, Bruno explosa.

« Quelle honte ! Ce faux jeton est toujours là à trafiquer et à compter les 'piccoli' qu'il a gagnés ! Et il pense vraiment que c'est Dieu qui l'aide... Je m'en vais, sinon... » Il posa son bol violemment et prit, furibond, son vin et ses galettes, se leva comme une furie et s'éloigna pour finir son repas. En le regardant s'en aller, Bastiano dit bien poli : « Moi je dis, comment fait-on pour être si arrogant ? Il faut respecter les opinions de chacun. Comme si j'étais même un hérétique ! Moi qui essaie d'être d'accord avec tout le monde et qui ai une bonne parole pour chacun ! »

L'éclat de Bruno et les lamentations de Bastiano avaient attiré l'attention de plusieurs marins. Donc, quand à l'un d'entre eux, caché derrière le groupe autour du grand feu, échappa à voix basse mais claire « ... Et tu roules tout le monde ! » un éclat de rire général accueillit ses paroles.

Un marin lança un long sifflement sarcastique. Beaucoup, continuant à manger, marmonnaient : « C'est vrai ! », « C'est comme ça ! »

Bastiano essaya de se défendre.

« Mais pourquoi vous dites ça ? Je trafique autant que vous. Vous aussi vous avez votre petit ballot de marchandises sous votre hamac. Et moi, mon métier je le connais. Je travaille avec sérieux et je respecte mes supérieurs. C'est pour ça que beaucoup d'entre vous me haïssent ! »

« Bravo ! »

« Bien. »

Le maître d'équipage intervint ; il voulait éviter des polémiques trop violentes entre les marins : « Laissez-le en paix ! Nous savons tous de quelle jambe il boite. Il suffit de ne pas faire des affaires avec lui et il n'y a plus de motif de se plaindre. Son travail, il ne le fait jamais faire à personne. Ou je me trompe ? »

« Non, non ! »

« C'est juste ! »

A voix basse, du ton de quelqu'un qui arrive à contre cœur à certaines conclusions, Jacobello commenta : « Mais oui ! Laissez-le donc car il a raison, lui, de faire tant de trafics. Sûrement. D'ici peu nous serons tous sans travail. »

Et s'adressant à un des marins qui étaient resté silencieux jusqu'alors et qui s'agita sous son regard, il ajouta à voix haute : « Et toi ? Tu ne t'es pas encore aperçu que nous sommes de moins en moins nombreux sur les bateaux ? Que maintenant avec tout ce qu'ils en ont tiré, ils pourront bientôt se les emmener tout seuls leurs bateaux ronds ? »

Le marin, intimidé ne put qu'approuver de la tête, mais un autre dont le nom était Lorenzo, très bien vu à bord non pas à cause de ses idées mais parce qu'il était conciliant et toujours prêt à donner un coup de main, voulut lui répondre.

« Il ne me semble pas que ce soit vraiment comme ça, Jacobello ! »

Et comme celui-ci avait fait un geste d'impatience, il se hâta d'ajouter : « Permetts-moi de donner mon avis. C'est vrai que les armateurs et les marchands, s'ils le pouvaient, nous saigneraient. Mais il y a toujours quelqu'un qui nous défend. Venise ne peut pas maltraiter ses marins. Elle ne l'a jamais fait. Voilà, je pense aussi qu'à l'avenir le doge pensera à nous. »

Plusieurs marins montrèrent le désir de s'ajouter aux deux ou trois qui avaient suivi les discussions depuis le début, mais la plupart, avec un haussement d'épaules, la soupe terminée, s'étaient levés et étaient allés s'appuyer au bastingage pendant leurs dernières minutes de repos, parlant et riant entre eux.

Le maître d'équipage fit un sourire ironique.

« Tiens donc ! Essaie d'aller parler avec les marins embarqués il n'y a pas longtemps sur les 'tarete' ou les 'buzonavi' qu'on a envoyés au chantier naval pour être modernisés. Et tu le sais bien, toi aussi, qu'ils mettent un gouvernail central à la place des deux latéraux, ils ôtent les deux mats, jettent les voiles latines et dressent comme sur le nôtre un mât central et une voile carrée. Après ça, ils ont besoin de moins de marins et ceux en trop ils les laissent à terre. Et le doge Gradenigo et sa famille sont les premiers dans cette course là ! Il y a des familles maintenant qui ne savent plus comment faire pour manger ! »

Lorenzo prit un ton conciliant : « Oui, je le sais. C'est vrai. Mais ça passera vite avec tout le trafic qu'il y a. On fera beaucoup de nouveaux bateaux et on aura à nouveau grand besoin des marins. »

Alors Jacobello décida que c'était le moment de se montrer en colère.

« Mais alors tu ne veux pas comprendre ! Admettons que tu aies aussi raison, à quelles conditions seront-ils engagés ? Ce n'est quand même plus comme quand j'ai commencé moi et peut-être... » Il jeta un coup d'œil sur Lorenzo pour évaluer son âge « ... toi aussi, ou comme quand naviguait mon père, car sur beaucoup de problèmes à bord ils pouvaient encore dire la leur et voter. Ces vingt dernières années il y a eu un grand bouleversement. Hélas ! Avant, nous portions nos armes à bord ; maintenant c'est l'armateur qui nous les fournit presque toutes. Entre les marchands et nous, autrefois, il y a avait une communauté d'intérêts ; maintenant ils restent presque tous à terre à s'engraisser et nous sommes réduits au rang de domestiques : tant de journées de travail et ils nous paient tant. Et en plus ils continuent à baisser nos payes. Tu t'imagines dans quelques années comment ça sera ! »

« Ca va, ça va ! Les choses ont changé, mais pas toutes en pire. Même si les payes ont diminué, quel est le marin qui n'a pas quelque marchandise cachée ici et là à bord ? Et tous les patrons ferment les yeux. Et puis le salaire, entre nous, disons qu'il n'est pas trop mal. Quand on travaille on prend à peu près quatre vingt dix piccolì par jour plus les repas. Et une famille à Venise mange pour vingt. »

« Et tous les jours où il est sans travail ? »

« Mais il y a des petits gains ! »

Les quelques marins qui étaient restés pour écouter, assis près du grand feu eurent presque en même temps un mouvement d'humeur envers Lorenzo. Un fit un petit rire sourd de mépris. Un autre ouvrit la bouche pour parler, puis secoua la tête.

Jacobello esquissa un sourire de pitié accompagné d'un haussement d'épaules et se tut. Bellato, au contraire, ne réussit pas cette fois-ci à se contrôler. Il éclata et leva les bras comme s'il allait le frapper, puis il lui jeta à la figure avec rage : « Ecoute lèche-cul ! Tu le sais très bien que quand on arrive à Venise, sur la paye ils nous comptent l'avance qu'ils nous ont donnée au moment de l'engagement avec les intérêts, les petits prêts qu'ils nous ont faits dans les ports, les amendes qu'ils se sont inventées et gare, si tu as eu besoin de quelque chose à bord ! Dis-moi toi, ce qu'il nous reste ! Moi qui ai une paye meilleure que la vôtre, j'ai bien du mal à m'en tirer. Ici avec le patron Barozzo on pourrait encore être bien si il n'y avait pas les armateurs qui lui imposent de lésiner... »

« Et qui le tourmentent... » l'interrompit Iacobello.

« C'est juste ! » lui répondit Bellato qui se remit à dire tourné vers Lorenzo : « Tout ça, tu l'as déjà oublié ? Ou tu fais semblant de ne plus te souvenir de cette fois où tu es venu toi aussi protester devant le Palais parce

que les patrons allaient prendre les marins en Dalmatie, qui coûtaient moins et nous, ils nous laissaient à terre ? Qu'est ce que tu répons maintenant ? »

Lorenzo avait l'air découragé. Il montrait clairement qu'il se repentait d'avoir parlé. Il resta un instant en suspens comme s'il cherchait en lui-même un argument pour se défendre, puis d'une voix plaintive il se rendit.

« Mais oui ! Il est possible que je me trompe. C'est que je n'aime pas ces lamentations. Hier par exemple un marin râlait parce les arbalétriers, à son avis, nous volent notre pain. Et il n'arrêtait pas de protester, disant que personne ne nous apprend à devenir de bons tireurs et que c'est comme ça qu'ils gagnent plus d'argent que nous... »

« Et n'est-ce pas vrai peut-être ? » répliqua Jacobello. Autrefois sur les bateaux tous les marins étaient armés de la même manière. Maintenant nous n'emportons avec nous que nos armes de défense personnelles. C'est parce qu'ils tiennent les armes sous clé qu'ils font la pluie et le beau temps et tout ce qu'ils veulent... »

« Jacobello ! » Le maître d'équipage essaya de l'arrêter en le foudroyant des yeux.

« Mais laisse-moi parler pour une fois ! Avec toutes leurs nouveautés et l'invention des arbalétriers, ils ont réussi à nous diviser. Il y a ceux qui gagnent plus qu'avant, mais ils sont très rares, et ceux qui ont vu leur paye dégringoler. Et ceux-là sont les plus nombreux. Alors on se bagarre entre nous au lieu de nous opposer à eux tous ensemble. Mais tu ne te rends pas compte, tête de lard, qu'ici à bord, il y a des gens qui ont été obligés d'embarquer pour payer les dettes qu'ils avaient auprès de l'armateur lors des voyages précédants ?

Lorenzo tenta une ultime défense surtout pour ne pas perdre la face devant les autres marins. : « Oui, oui, je l'ai déjà admis. C'est vous qui avez raison. Mais... Vous voyez... si les marins vénitiens étaient aussi mal que vous le dites ils se seraient déjà rebellés. Mais à Venise, il n'y a jamais eu de révoltes comme on dit que c'est arrivé à Gênes et à Salonique. »

Bellato mit rapidement une main sur le bras de Jacobello pour le faire taire et après lui avoir donné un coup d'œil plein de sous-entendus, dit, répondant en apparence à l'autre : « C'est parce que nous sommes trop bons ! Ceux qui nous commandent au jour d'aujourd'hui sont au contraire des infâmes mais plus fourbes que ceux de Gênes. Mais il n'est pas dit que ça continue longtemps comme ça. Et je le regrette parce que j'aime la paix. Je vois que le mécontentement est si grand que tôt ou tard... Tu veux parier, Lorenzo, que quelqu'un sortira de ses gonds et prendra les armes à la main ? Tu le penses toi aussi, Jacobello ? » Et il fit un clin d'œil au marin.

« Moi oui ! » s'écria un de ceux qui s'étaient arrêté pour écouter. Mais il n'ajouta rien d'autre, le visage rouge d'embarras.

Jacobello au contraire d'abord, ne dit rien. Il plissa les yeux et pencha sa tête de côté, en le regardant, pour bien saisir le sens des paroles de Bellato. Puis il fit un rapide sourire entendu et, à voix basse mais claire, il répondit : « Je

crois, moi aussi, que quelque chose est en train de se préparer... Autrement nous devons y penser nous-mêmes... »

Le maître d'équipage regarda un instant vers la bastingage où désormais presque tous les marins s'étaient regroupés, puis il commença à dire : « Alors... » Mais il fut interrompu par un cri.

« Une galère au quart avant ! »

Celui qui l'avait lancé était un marin qui s'était mis au soleil sur le château de proue. Il montrait du doigt un point à l'horizon, deux miles devant le bateau, à droite. Dans une bousculade de jambes et de bras tous se précipitèrent vers le bastingage de droite, les uns épouvantés, les autres seulement animés par l'agréable perspective d'une nouveauté.

Même le maître d'équipage et les deux marins se levèrent en hâte. Mais avant de rejoindre les autres, Bellato réussit à murmurer à Jacobello ! « De ce qui est en train de se préparer, on en parle comme il faut plus tard. »

Jacobello acquiesça.

Il fit les quelques pas qui le séparaient du groupe de marins nerveux dans l'attente de la galère qui s'approchait rapidement, se fraya un chemin, la regarda et dit sûr de lui : « Elle est vénitienne. Je reconnaîtrais cette forme même si elle était deux fois plus loin. Du calme et mettons-nous au travail. Ce n'est pas une grande affaire. »

« Oui, on voit bien maintenant le pavillon de notre lion ! » s'exclama un marin et tout le monde savait qu'il avait les meilleurs yeux à bord.

Un peu déçus et un peu soulagés les hommes se mirent à déplier la grande voile dans toute son ampleur et à hisser à nouveau la petite voile latine de proue. Le timonier se dirigea vers la poupe pour donner la relève au navigateur. Le charpentier du bord et son aide reprirent en main le morceau de bois qu'ils étaient entrain de raboter. Mais tous continuaient à lever la tête de ce qu'ils faisaient pour regarder vers le navire.

« Elle passera à moins d'un quart de miles de nous » dit le maître d'équipage au patron qui était monté de sa cabine, alerté par le cri et le bruit inhabituel.

Le patron jeta un coup d'œil à la galère, puis leva un peu la voix : « Rien à craindre ! C'est une des nôtres qui patrouillent dans le Golfe. Elle est ici pour nous protéger. C'est un beau grand bateau ! » et à voix basse, seulement pour le maître d'équipage il ajouta : « Regarde ces gueules, à la rame ! Je ne voudrais pas être un bateau sans permis de passer par ici. Ceux-là ils te mettent en morceaux en une minute ! Pire que des pirates. »

La longue et basse embarcation était poussée par les rames. Le mât était baissé sur le pont, la voile latine ramassée autour de lui, car elle avançait contre le vent. Il y avait trois rameurs par banc, chacun avec une rame d'une longueur différente de l'autre. Debout, ils plongeaient la rame dans l'eau et en se jetant pour s'asseoir sur le banc dans leur dos, ils la tiraient vers eux. La fatigue était grande et les hommes haletaient fort. Le chef de nage donnait le rythme avec un cri rauque. A côté du grand pavillon de la République, debout sur la petite

plateforme de poupe, se tenait le patron qui scrutait avec attention le Saint Euphémie.

Le bateau était plus élancé et plus fin que les galères ordinaires de marchands. On voyait qu'il avait été pensé par les maîtres charpentiers de l'arsenal uniquement comme un instrument de guerre.

« Quelle fatigue ils endurent ! » s'exclama un homme.

« Oui, mais combien d'argent ils gagnent ! » répondit le maître d'équipage qui se souvenait du temps où il avait embarqué sur une galère. « En plus de la paye, ils se partagent le butin de guerre et ils n'ont même pas peur d'aller mettre à sac quelque village sur la côte s'il n'y a personne alentour pour les voir. C'est une vie dure, mais... »

On aurait dit que dans sa voix vibrait un brin de nostalgie.

‘ A bord, un grand silence était tombé, car tout le monde avait arrêté ce qu'il était en train de faire pour suivre la galère. Au milieu de ce silence, on entendit tout à coup la voix de Bastiano s'exclamer : « Ce ne sont vraiment pas des hommes comme moi, ceux-là ! »

« Eh non ! Ceux-là, ils ont encore des couilles et toi tu as déjà vendu les tiennes ! »

Barozzo se sentit agacé par les rires et les gestes provoqués par cette sortie. Cela ne lui allait pas de passer à côté de ces fiers voyous avec un bateau qui paraissait être aux mains de marins de quatre sous.

« Cela suffit ! » hurla-t-il contrairement à son calme habituel. « Ce sont des marins comme nous et ils sont ici pour défendre les bateaux vénitiens contre les génois et les pirates. »

S'adressant ensuite au maître d'équipage en faisant attention que les autres ne l'entendent pas, il ajouta : « Et pour tenir sous contrôle la moindre révolte des pauvres gens des villes dalmates. »

Bellato acquiesçait, en regardant vers la galère, et ajouta lui aussi à voix basse « Et pour traquer ceux qui pensent comme vous patron. »

Avec un fort grondement d'eau la galère passa à côté de la cogghe et son patron leva à peine la main pour saluer Barozzo. Les hommes à la rame regardaient durement devant eux.

La nuit était pleine d'étoiles. Seule une légère brise soufflait entre les hautbans et faisait à peine frémir la surface de la mer. Le Saint Euphémie était au mouillage dans le port de Zara et tirait par petits coups sur son ancre. Sur le pont de poupe, Barozzo et le marchand Trevisan, les bras appuyés sur le bastingage, regardaient l'eau. Dans la nuit noire, vers le môle, deux feux brûlaient, répandant une lumière vive. Le silence était interrompu parfois par des appels.

Trevisan, après être resté un moment comme ça, se tourna vers le patron : « Mais vous faites confiance à ces gens là ? »



Barozzo resta encore un moment silencieux, comme s'il soupesait ses propres convictions, puis il répondit, pensif : « Oui, il me semble que oui, on peut se fier à eux. Il y a des années que je connais le noble Moro. C'est un homme posé et orgueilleux qui ne risquerait jamais la réputation de sa maison dans une entreprise hasardeuse. Et les Querini, les Tiepolo... non, on peut leur faire confiance. Et puis au pire, je crois qu'avant d'arriver à l'affrontement, il y aura sûrement quelqu'un qui tentera et obtiendra un compromis. Mais rien que pour avoir cela, il faudra montrer les armes. Qu'après, ils rouvrent ou non le Grand Conseil aux vaniteux qui veulent devenir des nobles, cela m'est tout à fait égal. Tout ce que je veux obtenir de cette aventure, c'est qu'elle offre à nouveau des possibilités de travail et de gain honnête aux gens comme nous, patrons de bateaux, maîtres artisans, marchands, procertantes et autres. »

Le marchand poussa une sorte de soupir de soulagement et il lui répondit d'une voix tranquille :

« Alors ça va. C'est ce que je veux moi aussi : le retour de la liberté pour tous et... »

Barozzo ne lui laissa pas le temps de finir : « Ce qui veut dire que tout le monde puisse à nouveau gagner son pain. »

« Oui, certainement. De risquer son propre argent pour celui qui en a et de se procurer du pain pour tous les autres. Pour moi, ça me convient. »

Trevisan prit un air pensif :

« Le fait est qu'ils ont beaucoup d'atouts de leur côté : l'argent, et beaucoup d'argent, toutes les connaissances utiles au commerce, les rapports avec les gens qui comptent ; maintenant ils ont accaparé tout le pouvoir politique... Bah ! Nous verrons. C'est sûr que moi non plus je n'ai pas l'intention de me rendre. Mais ce sera dur. »

« C'est sûr que ce sera dur ! Leurs entrepôts et entresols sont bien garnis. Et d'un... » et il commença à compter sur ses doigts « ... ils ont les meilleurs navires. Et de deux. Ils ont l'organisation. Et de trois. Ils organisent les convois entre eux... Mais par Saint Nicolas, pourquoi devraient-ils nous étouffer ? Une fois qu'aura disparu notre esprit d'initiative, notre ardeur à ouvrir de nouveaux marchés, que feront-ils ? Ils ne trouveront sous eux que des domestiques sans esprit inventif et alors les sources mêmes de leur richesse deviendront stériles. Est-il possible qu'ils ne s'en rendent pas compte ? Et puis ça ne me va pas qu'ils profitent de tout le travail que nous avons fait depuis des siècles. »

Tout en parlant, Barozzo scandait ses propres convictions en tapant du poing sur le bastingage. Trevisan fit un sourire : « Ne parlez pas si fort, pour l'amour du ciel, patron ! Vous verrez que tôt ou tard tout le monde à Venise s'avisera de ce que vous dites... Et on pourvoira à y remédier. Si je ne me trompe, vous avez plutôt une grande nostalgie, comme moi du reste, des temps où il n'y avait pas tant de contrôles et tant de règles ! Et les lois, surtout n'étaient pas faites pour ne favoriser que les gros marchands et les armateurs. Je me souviens bien quand, à bord, il y avait encore de la démocratie. Dans les

décisions comptaient la parole du patron mais aussi celle des marchands et des marins... »

« C'est vrai, c'est vrai ! » l'interrompit rageur Barozzo. « Maintenant il semble que je sois seul à commander. Mais sur quoi et quand est-ce que je commande ? J'exécute seulement les ordres de l'armateur. Voilà la vérité ! »

Le marchand hocha la tête et dit d'un ton sceptique.

« Est-ce qu'on est pas en train de se tromper complètement ? Les nouveaux instruments, les nouveaux bateaux, les marchés fixes, les gros financiers, le Grand Conseil : Nous avons tout contre nous. Vous êtes sûr patron qu'on y arrivera ? »

Barozzo pendant un moment eut un air incertain qui exprimait contre sa volonté toutes les hésitations qu'il avait essayé de cacher derrière ses paroles. Il sentait cependant qu'avec Trevisan il ne fallait pas admettre d'en avoir. D'une voix qu'il voulait résolue, il se décida donc à dire : « Nous devons y arriver... Je suis convaincu que nous y arriverons... Et puis comme je vous l'ai dit, si nous savons hausser le ton, on trouvera un arrangement et vous verrez que tout ira bien pour nous. Allons dormir, car demain à l'aube, frais et dispos, nous reprenons le voyage. Je compte être déjà à Curzola demain soir. »

Tout le convoi de printemps était en retard cette année là. Il avait trouvé un vent faible au large de la Crète et n'avait réussi à entrer dans le Golfe qu'à la fin mai. Il se trouvait maintenant au mouillage dans le port de Curzola. Il y avait dix grosses galères marchandes qui avaient à bord comme d'habitudes les épices, les drogues orientales pour les pharmacies, l'or et les soies. A ce convoi, par ordre du Sénat s'étaient ajoutés bon nombre de bateaux ronds du convoi du coton. Au large de Modon, ils avaient soudain rencontré deux galères génoises en chasse et avaient eu du mal à se sauver. Ils devaient maintenant remonter le Golfe sous la protection des galères armées de la République.

Le Saint Euphémie était arrivé juste avant l'aube, quand tout le monde dormait encore. Reconnue par les sentinelles qui avaient enlevé la chaîne baissée au raz de l'eau pour protéger l'entrée, il avait glissée dans le port sans bruit. Les hommes avaient cargué la grande voile et avec habilité n'avait manoeuvré qu'avec la voile latine jusqu'à ce que le bateau accoste du flanc droit à un pieu du môle avec un léger frottement. Ils avaient choisi un coin de la rade assez éloigné de cette flotte imposante, tous d'accord, sans en avoir parlé entre eux – patron, navigateur et maître d'équipage – de se tenir à l'écart de ces bateaux pleins d'hommes violents et armés et de patrons pleins de suffisance envers les équipages des bateaux de commerce dirigés par des hommes privés.

Dans la rade, protégée au fond par des collines en fer à cheval et vers la mer par une jetée de blocs de rochers, les galères marchandes étaient alignées sur trois files, alors que les bateaux ronds avaient été amarrés aux quais. D'en

haut, la forteresse vénitienne gardait le port ; sur son mur blanchoyait le bas relief en pierre d'Istrie du lion de Saint Marc.

Barozzo du château de proue de son bateau regardait perplexe, les yeux écarquillés, tout le miroir d'eau du port. C'était un spectacle qui l'effrayait mais en même temps réveillait son admiration. Il calcula que dans ce petit espace, entre galères et bateaux ronds, il y avait pas moins de deux à trois mille hommes. Un chiffre imposant ? La discussion de la veille au soir avec Trevisan lui revint à l'esprit et tous les doutes qui avaient jailli un peu de sa part et un peu de celle du marchand.

« Quelle démonstration de puissance ! » commença-t-il à dire en lui-même. On a vite fait de dire du mal des grands mais, Bon Dieu, regarde ce qu'ils arrivent à mettre ensemble ! Ils ont tout en mains mais ils le méritent. Regarde, quelle organisation ! Quelle puissance ! Tout est en grande partie le fruit de vols et d'exactions, d'accord. Mais aussi de leur intelligence et de leur fourberie. Tant de fourberie. Comment penser que ce sera facile de les mater ? Il a raison Trevisan ! » et il se sentit envahi par une sorte de découragement. Ce ne sera vraiment pas facile de combattre ces gens là ! Et puis quand je pense que le bas peuple, même s'il est à moitié mort de faim, est prêt à les admirer et à les servir... »

Il secoua la tête et s'efforça de réagir : « Et pourtant... parmi eux, il y en a plus d'un d'accord avec moi. Cela nous le savons, c'est sûr... Et alors ? Et puis... toute cette puissance qu'ils étalent ici est-elle vraiment réelle ? Ou n'est-ce seulement qu'une apparence ? En fait la plus grande partie de ceux que je vois ici ne sont que de pauvres hommes, contraints de devenir violents pour gagner de quoi vivre. Ceux qui tirent les fils ne sont qu'un petit nombre de scélérats. Il suffira de les isoler. Avec quels mots se défendront-ils quand nous révélerons leur jeu devant le peuple ? Il y a de l'espoir... Il y a de l'espoir ! »

Il se sentit un peu soulagé du poids qui lui pesait sur la poitrine. Il changea soudain d'humeur, devint presque gai et pensa, qui sait pourquoi, à François et ses pénitents qui étaient bien pauvres et peu nombreux quand ils avaient commencé à parcourir le monde. Et regarde maintenant ! Rien qu'à Rialto et dans les îles ils avaient déjà trois couvents pleins de jeunes adeptes.

Pour affronter tous ses doutes et les vaincre, il pensa qu'il fallait qu'il mette à l'épreuve ses propres convictions. La meilleure façon aurait été de parler avec quelqu'un qui pense complètement à l'opposé de lui. Peut-être avec un de ceux qui commandaient dans cette flotte. Ne serait-ce que pour comprendre les raisons qu'ils alléguaient. Il se promit à nouveau de savoir rester calme. Dans sa tête il chercha qui il connaissait parmi cette foule et il se souvint de deux ou trois noms. Il les écarta. Puis il se rappela le noble Marino Cappello. Il avait été l'armateur d'un bateau où il avait fait plus d'un voyage. Il savait qu'il était parti avec le convoi de printemps. Donc il devait être à peu près sûrement à Curzola. Il soupesa le nom, et tous comptes faits, il lui sembla qu'il convenait bien pour

ce qu'il avait l'idée de faire et se promit d'aller à sa recherche à une heure convenable.

« Non et puis non. Si la libre navigation – comme vous dites, mais il reste encore à le prouver - est une chose dépassée, je peux encore accepter les voyages réglementés, qui vous laissent assez de liberté d'action, même si le gouvernement y met son nez sans arrêt. Mais les autres non. »

Barozzo était échauffé par la discussion maintenant.

Il s'était bien promis d'aller sur la galère du noble Cappello pour écouter et comprendre et au contraire, il n'avait pas su résister et il s'était tout de suite laissé entraîner dans la polémique. Le membre de l'aristocratie vénitienne s'était mis à le regarder avec une ironie mêlée de condescendance. Blond, large d'épaules et les pommettes hautes, de grande taille, son aspect trahissait ses origines. Il était en fait carniole du côté de sa mère. Une des ces nombreuses filles nobles que les fils des patriciens vénitiens épousaient pour mettre la main sur quelque parcelle de terre ou de bois.

« Patron, mais vous ne pouvez pas être resté si en retard sur votre temps ! Au jour d'aujourd'hui, un homme de votre valeur ne peut pas ne pas approuver les voyages autorisés et ne pas désirer obtenir un poste de commandement dans les convois. Mais réfléchissez : Vous avez la garantie d'une organisation dont prend soin le Sénat ; vous naviguez sous les ordres d'un capitaine nommé par la Commune. La flotte suit un itinéraire étudié dans les moindres détails et chaque bateau est armé, équipé le mieux possible. Aucun risque pour vous et un gain assuré. »

« Mais aucune liberté. Vous avez vraiment pensé à tout pour nous transformer en ouvriers ! » « Si les voyages autorisés ne vous conviennent pas, pensez aux convois organisés avec les bateaux propriétés de la Commune. De vous à moi, ils ont un bon rendement, bien meilleur. Vous les louez lors d'une enchère et là ce n'est pas difficile de s'entendre avec les autres concurrents. Ensuite la Commune avance l'argent pour les dépenses et les payes. Comment fait-elle ? Elle se le fait prêter par des privés ou par l'Office des Biade, qui les paie à dix pour cent. Et comme ça, on gagne aussi la dessus. Et les cargaisons ? Raisonnable. Et il y a encore beaucoup pour les patrons, les navigateurs et les maîtres d'équipage... en somme pour la partie la plus intelligente et entraînée des gens qui courent les mers. »

Dès le début de la discussion Barozzo avait clairement eut l'impression que le noble Capello s'amusait à le choquer. A se yeux, il sentait qu'il ne comptait pour rien. Il se sentait même traité comme un familier avec lequel on peut se laisser aller à des confidences dangereuses, parce qu'il n'y a rien à craindre.

Tant d'assurance méprisante, au lieu de le mortifier comme c'était certainement l'intention du patricien, l'avait poussé à dire des paroles de plus en plus imprudentes. Jamais il n'aurait accepté de se sentir inférieur à cet homme-là qui lui parlait avec ce ton détaché et cette diction traînante qui l'avait toujours mis en colère. Qu'est-ce qu'il pouvait lui faire ? Au pire il pourrait le

faire passer par-dessus bord par ses marins. Mais ce n'était pas dans le style des Cappello. Et une fois à Venise ? Il y penserait quand le moment serait venu.

« Mais voilà la déplorable tradition byzantine qui ressort ! Celle qui a toujours favorisé les grands marchands et leurs ligues. Nous avons été étouffé pendant tant d'années, avant que le Code Zen ne fixe les règles pour garantir la liberté de naviguer et de commercer pour tout le monde ! Et maintenant vous voulez recommencer ? Des règles, il en faut, au moins pour protéger la bonne foi du plus grand nombre, mais moi - et pas seulement moi - je pense que le choix du jour de départ, de la route, du mode de paiement des cargaisons, du bateau sur lequel embarquer mes marchandises, doit être laissé à l'initiative des seuls opérateurs. Et les patrons ? Selon vous, ils ne devront plus compter pour rien ? »

Le noble ostensiblement cacha un soupir derrière un aimable sourire et répondit d'un ton patient.

« La navigation libre, c'est bien pour les petits commerces autour de Venise. Mais vous ne voudriez quand même pas que les cargaisons précieuses que tout le monde chrétien attend d'Orient soient confiées aux mains de personnes qui n'ont que leur bonne volonté ? Vous conviendrez vous aussi que c'est beaucoup mieux que ce soit un organisme élu par le Sénat qui examine les offres de participation aux convois ou de location des galères de la Commune. Et que les prix et les quantités soient fixées avec le doge. Je vous garantis que les décisions sont prises après de féroces discussions et en pleine liberté. Et toujours – je dis bien toujours - on choisi des noms qui garantissent compétence et efficacité. Il est donc logique qu'on ne trouve pas parmi eux le nom de petites gens. »

« Bien sûr ! Grande magistrature et grands commerçants ne font qu'un. Les mêmes maisons et donc les mêmes intérêts. Mais c'est évident ! La noblesse vénitienne gouverne la Commune, se fait faire les galères avec l'argent de tout le monde, les loue et en plus elle se fait organiser les voyages. »

« Mais c'est nous qui payons les impôts ! Et nous nous soumettons à l'honneur de gouverner et de diriger ! »

« Si vous les payez ... Et puis, arrivés à ce point-là, pour vous, payer des impôts, c'est comme mettre de l'argent dans un fond géré par vous-mêmes. Quelle plaisanterie ! Vous avez transformé la Commune en une société commerciale de marchands, qui a pour uniques associés les trente grandes familles de Venise. »

Les deux yeux de Cappello montraient qu'il était sur le point d'abandonner le contrôle de soi auquel il était entraîné depuis son enfance. Il réussit cependant à se limiter à ne faire qu'un petit geste d'impatience avec ses mains et à répondre d'un ton à peine plus haut : « Un peu plus de trente... Et puis au jour d'aujourd'hui, avec les sommes énormes qui sont en jeu, les dépenses folles pour les marchandises et l'équipage, les marchés toujours en danger d'être fermés à cause d'une rébellion ou de haine contre nous, et puis la concurrence des génois et des latins... Mais comment peut-on imaginer de

laisser au premier venu une complète liberté de ramasser de l'argent parmi des naïfs avec l'illusion de gros gains et se mettre à commercer sans une règle, un accord, - que sais-je - une garantie de la part de la classe politique ? Et puis au premier obstacle ou à la première menace le voir courir vers la Commune pour pleurer, demander de l'argent, se faire défendre ?... Le commerce il faut le laisser faire à qui a les moyens de le faire, la capacité d'organiser et l'expérience de la guerre. N'êtes-vous pas d'accord ? »

En face de tant d'assurance, Barozzo commença à se sentir impuissant. Et pourtant combien était-il désolé de n'avoir pas réussi à mettre dans l'embarras ce Cappello-là, qui avait gagné autrefois de beaux grands ducats sur son travail ! Il pensa laisser tomber maintenant et puis il sentit en lui-même un quelque chose qui le poussait à le provoquer encore une fois : « Je pourrais être d'accord aussi, à condition cependant que les petits marchands et les gens comme moi puissent avoir la possibilité de s'organiser entre eux de manière à être efficaces comme vous. Et je voudrais une autre chose : Que la Commune soi, avec ses moyens non seulement à votre disposition, mais à celle de tous. Ne pensez-vous pas que ce serait juste ? »

La réponse du patricien arriva sans aucune hésitation comme s'il avait déjà depuis longtemps tout prêts les arguments pour défendre ses propres convictions de toute objection.

« La vie n'est quand même pas une de ces fêtes où on jette de l'argent aux gens, mon cher Barozzo ! Nous savons tous - et vous savez combien je suis pratiquant - que la charité envers son prochain doit être le premier de nos soucis. Mais pour donner de l'argent, il faut d'abord en faire. Et dans le commerce pour faire de l'argent, il faut être hélas, durs et rapides. Si nous étions tendres avec tous ceux qui veulent se mettre à faire du commerce, non seulement nous ferions leur malheur, mais en perturbant les échanges, nous ferions le malheur du peuple tout entier. »

Le patron comprit que c'était l'heure de conclure rapidement cette entrevue. Il était inutile de continuer. Il avait espéré pouvoir éprouver le plaisir de lui faire perdre cette maîtrise de soi si irritante et si retors. Mais maintenant il lui tardait de s'en aller. Il n'aurait jamais cru que ceux qu'il considérait comme ses ennemis avaient des convictions aussi vives et en plus autant d'arguments pour les défendre. C'était une leçon à se rappeler : ne jamais mésestimer les gens qui n'avaient pas les mêmes idées que toi.

Presque mécontent de lui, il voulut riposter une dernière fois.

« Vous savez ce que vous obtiendrez en continuant sur cette voie là ? » Et bêtement il leva un doigt d'admonestation sous le nez du noble qui souriait. « Premièrement : la mort des associations de marchands et ensuite le tarissement des sources de prêt d'argent pour vous aussi. Deuxièmement : la mort de l'initiative privée qui pour le commerce est comme le levain pour faire le pain. Dites-moi : avec toutes vos règles et sans vous offenser, toutes vos basses

ruses, les Polo auraient-ils pu risquer un voyage jusqu'au Cataï pour chercher de nouveaux marchés ? »

Pas moins rapide que les fois précédentes, la réponse arriva : « Autres temps ! Un peu plus de trente ans sont passés et ils semblent loin, loin. L'audace est une grande belle chose mais, croyez-moi, l'organisation, c'est mieux. »

Le noble Cappello se redressa un peu dirigea son regard vers le pont, faisant mine de s'intéresser à ce que les marins étaient en train de faire. Barozzo comprit qu'il tardait aussi au patricien de le congédier. Et pour lui était peut-être venu le moment de se repentir d'avoir trop parlé. Après les convenances d'usage – heureusement, pensa le patron, les nouvelles sur la santé, la famille et les affaires il les avaient échangées avant – les deux hommes se séparèrent. Leur embarras montrait à l'évidence le regret d'avoir découvert quels considérations et idéaux différents les animaient.

En le regardant s'éloigner, le patricien pensait en effet : « Quel dommage ! Voilà un homme perdu. Et il aurait pu être un homme de valeur. Mais ses vieilles idées le font se fourvoyer... C'est étrange comme les gens ne savent pas reconnaître quel serait le meilleur usage de leurs propres compétences. Lui rêve encore d'être un patron-marchand. Quelle idée dépassée ! »

En passant par-dessus le flanc de la galère et en montant dans la barque pour se faire ramener à sa cogghe, Barozzi, à son tour pensait en lui-même, furibond : « Maintenant j'ai tout compris ! Seigneur Jésus, oui, j'ai tout compris ! Il faut les arrêter. Et même vite. Ceux-là, ils veulent tout étouffer, tout régler. »